



CO
éditions
/ POLAR

FRANÇOIS
RUIZ

Y'EN AURA PAS
POUR TOUT LE MONDE

François Ruiz

**Y'en aura pas
pour tout le monde...**

Roman

Sommaire

16 février	1
17 février	5
19 février (15 h)	12
19 février (même heure)	16
19 février (15 h 35)	20
19 février (21 h)	23
20 février	29
20 février (11 h 15)	33
20 février (12 h)	37
21 février (5 h 45)	40
21 février (6 h 45)	46
21 février (23 h 30)	52
23 février	57
24 février	60
25 février	65
26 février (matin)	74
26 février (après-midi)	79
26 février (début de soirée)	84
Nuit du 26 février	91
27 février (matin)	94
27 février (midi)	99
28 février	106
29 février (eh oui, c'est une année bissextile)	111
1 ^{er} mars (matin)	116
1 ^{er} mars (après-midi)	120
1 ^{er} mars (soirée)	124
2 mars (14 heures)	128
3 mars (journée)	132
Épilogue (4 juillet)	136
Annexes	142

16 février

Quand ils ont sonné à la porte, Caroline se trouvait dans la chambre. Elle était juste venue récupérer quelques affaires, et si elle n'était pas tombée sur ce petit ensemble rose, qui lui allait finalement toujours aussi bien, elle n'aurait pas pris le temps de l'essayer. Elle serait déjà repartie. Maintenant c'est trop tard. Ne pas faire de bruit et attendre.

Nouveau coup de sonnette. Ne pas répondre. Ils finiront par se lasser. Une clef dans la serrure. Zut ! Vite se glisser sous le lit. Son sac, tirer son sac. Ouf, juste à temps. Beurk toute cette poussière. Ce sont plus des moutons ça, c'est une bergerie. Des voix, au moins deux. Deux hommes. Ils sont entrés. Mais qui ça, ils ? Mélissa avait raison. Elle n'aurait pas dû revenir à Vaulx-en-Velin.

Ne plus bouger. Tout ça pour des vieilles fringues qui n'en valent sans doute pas la peine. Mais il fallait bien qu'elle vide ses placards.

Mario, son ex-futur beau-frère. Bien sûr, c'était sans doute pour ça qu'il l'avait appelée. Pour vérifier qu'elle avait bien quitté les lieux. L'autre, elle ne connaît pas. Que viennent-ils faire ici ? Depuis deux ans que Franck, son ex, passe son temps à dessiner des croix sur les murs de sa cellule, personne, à part elle-même, n'avait plus mis les pieds dans cet appartement. Et elle n'avait aucune, mais vraiment aucune envie de les revoir, ni Franck, ni Mario.

Que pourrait-elle dire à Mario sans qu'il lui pose dix mille questions ? Pourquoi ceci, pourquoi cela, et puis surtout, pourquoi tu ne vas plus voir mon frère ? Lui dire quoi ? Comment lui expliquer ? De toute façon, Mario s'en ficherait ou ne la croirait pas, son petit frère, c'est sacré, alors à quoi bon...

Des chaises qu'on déplace, la cafetière qui crachote. Ils s'installent dans la cuisine. Mais Bon Dieu combien de temps vont-ils rester ?

Et si elle se tirait en douce ? Impossible... Trop risqué...

Des pas s'approchent. Elle ne bouge pas. Arrête de respirer. Les yeux fixés sur les chaussures. S'ils la chopent là, en train de se planquer, que vont-ils imaginer ? Elle devrait peut-être se manifester. Après tout, elle n'a rien fait de mal. Juste passée prendre quelques affaires. Ils peuvent fouiller le sac, s'ils veulent... Trop tard. Elle aurait dû les affronter avant.

Quelqu'un avance vers la chambre. On dirait Mario... Pourvu que... Ouf. Les pieds pivotent vers la salle de bains ou les WC?... On tire la chasse d'eau... L'homme s'en retourne...

Elle écoute, l'oreille collée au sol. Immobile.

La voix de Mario :

— Haut les mains !

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Tends tes poignets et ne bouge plus.

Des bruits bizarres. Des petits coups métalliques sur la table. Ce n'est pas le tintement des cuillères à café ça... Mais que fabriquent-ils ?

De nouveau Mario :

— Je t'ai bien eu, hein ?

— Arrête de faire le con. Enlève-moi ça s'il te plaît.

— Je voulais vérifier qu'elles marchent bien.

— Bon. Tu as vu. Enlève-les maintenant.

Encore les cliquetis du métal contre la table... Puis :

— Tu ne préfères pas qu'on les garde ?

— Quoi ? Les menottes ? C'est vrai qu'elles te vont bien !

— Putain Mario, t'es pas marrant. Je parlais des flingues.

Une sonnerie de téléphone. Bon sang, ça aurait pu être le sien. Elle ouvre délicatement son sac et éteint son portable. L'autre a déjà raccroché. Mario et X reprennent leur conversation :

— Non, je vais tout planquer dans la cave. Personne n'ira les chercher là.

— Pourquoi pas dans l'appartement ?

— Parce que Caroline a dû garder une clef... d'ailleurs, à propos de clef, prend celle-ci. C'est un double au cas où. Ce sera notre point de ralliement et notre planque en cas de pépin.

Finalement, heureusement qu'elle ne s'est pas montrée... Ils préparent un nouveau coup. Dans quel pétrin, ils vont encore se fourrer. Ils veulent peut-être rejoindre Franck en taule ?

— Et si elle revenait et qu'elle nous tombe dessus ?

— Il y a peu de chance. Ça doit bien faire six mois qu'elle s'est barrée. Elle ne va même plus voir mon frangin... Mais c'est bien à cause de ça que je préfère planquer le matos dans la cave.

— Bon. Tu dois avoir raison. On n'est jamais trop prudent. Et pour la suite ?

— Quelle suite ? Je croyais qu'on était d'accord...

— Je ne te parle pas de la bijouterie. Je te parle d'après...

— Après ? C'est simple. Même fournisseur, même revendeur.

— Tu veux dire Lulu ?

— Oui. Moins il y a de monde dans la confiance, mieux ça vaut non ?

— OK. Mais tu es sûr de lui ?

— Espèce de crétin. Est-ce que j'aurai pris les flingues chez lui autrement ?

— Ton frangin aussi était sûr. T'as vu où ça l'a mené ?

— Tu penses que c'est Lucien qui l'a donné ? Et tu crois que s'il avait un doute, Franck ne me l'aurait pas dit ? Pas la peine d'avoir été trahi pour faire un tour en taule, je suis bien placé pour le savoir, non ?

C'est tout Mario ça. Pas vraiment méchant, mais toujours à s'énerver. Des flingues, des menottes, une bijouterie, un hold-up ? Au moins, ils ont retenu la leçon. C'est sans doute moins risqué qu'une banque. Franck, la banque, ça ne lui avait pas réussi.

— Ne te fâche pas, je suis peut-être trop méfiant...

— Mais si tu as une meilleure idée Yo, je t'écoute...

Silence... Yo? Sans doute un diminutif. Yo, Caroline n'en avait pas entendu parler. Mais après tout, elle ne connaissait pas tous les copains de Franck, et encore moins ceux de Mario.

— Bien. Pas de connerie, et tiens-toi au chaud jusqu'à samedi. Rendez-vous ici à 9 heures. Sors discrètement. Je vais descendre le matos à la cave. Ciao Johan!

Johan? ça lui dit vaguement quelque chose. Elle a dû le croiser une ou deux fois sans doute. Mais à quoi, ressemblait-il? N'était-ce pas le grand rouquin barbu, celui que Franck, elle n'a jamais compris pourquoi, surnommait Jésus? Étrange tandem, Johan le rouquin longiligne, et Mario avec ses gros biceps, son nez cabossé et son crâne de tondu. Il lui a toujours fait penser à Popeye, Mario, mais en moins rigolo.

Les chaises qu'on traîne encore, merci pour les voisins du dessous... Ça y est. L'autre, le fameux Johan est enfin parti. Mais Mario, pourquoi s'éternise-t-il ici? Pourvu qu'il ne fouine pas dans l'appartement. Ce serait pire pour elle, s'il la trouvait maintenant. Plus qu'à attendre.

L'eau coule. Les cuillères et les tasses s'entrechoquent. Le spectacle doit valoir son pesant d'or. Dommage de rater ça : Mario le bagarreur, le roi de la castagne, la terreur des banlieues, penché sur l'évier, en train de laver la vaisselle.

17 février

Depuis une demi-heure, elle essaye de les persuader. Caroline ne les comprend pas. Surtout Mélissa, toujours si courageuse. Fallait la voir, Mélissa, pendant la grève. Rien ne lui faisait peur, ni les chefs, ni les flics, et encore moins les syndicats. Et pas un mec pour l'emmerder pendant l'occupation des locaux. Bon, ça n'avait pas suffi pour empêcher la fermeture de la boîte, mais quand même. Est-ce normal qu'on nous laisse sans boulot ? Est-ce normal d'avoir besoin d'une allocation pour se loger lorsqu'on travaille ? Au lieu d'augmenter les aides sociales, c'est les salaires qu'il faut augmenter, lui avait-elle répété. Hier soir encore, elle semblait prête à tout pour ne plus vivre de ce qu'elle nommait « la mendicité de l'état ». Et aujourd'hui...

Décider Agathe lui paraît moins facile. Elle adore les polars, surtout Arsène Lupin et John Dortmunder¹, mais de là à imiter ses héros... Non, pour la convaincre, lui parler plutôt de Kevin, et des Canaries. Ne désire-t-elle pas éloigner son fils de ce quartier ? A-t-elle renoncé à ouvrir son gîte ou son auberge ? A-t-elle oublié les palmiers et son île au soleil ?

Ne rêve-t-elle plus de s'allonger tranquille sur un transat pour siroter un bon mojito qu'un gentil barman s'empresserait de lui servir ?

Que peut-elle leur dire de plus?... Depuis qu'elles se connaissent, les discours de Mélissa et les rêves d'Agathe, Caroline les a entendus des dizaines de fois. Alors elle leur a rappelé leur week-end de l'an dernier à Argelès. Les trois jours de vacances passées ensemble : la mer, la plage ensoleillée, le petit Kevin qui construisait des châteaux de sable, et le grand projet

1 – *Héros de Donald Westlake.*

qui avait germé à l'ombre d'un pin parasol. Elle leur a même décrit la scène : l'une au ménage, une autre au fourneau, la troisième pour les chambres, et comment elles tourneraient pour se remplacer. Elle a déjà pensé à un nom pour le gîte...

Et dire qu'elles ne l'ont même pas complimenté sur son petit tailleur rose. Caroline se lève, fait les cent pas, et secoue sa longue chevelure noire :

— Mélissa, je ne comprends pas. Hier soir, pourtant, tu semblais d'accord...

Mélissa, assise en face d'elle, souffle doucement sur son bol de thé fumant :

— La nuit porte conseil. J'ai réfléchi : si ça se trouve, dans un mois je serai à plein temps...

— À plein temps ? Où ça, au rayon poissonnerie. Passionnant comme perspective... Si au moins ça pouvait être vrai ! ... Dis-nous, ça fait combien de temps maintenant que tu bosses à mi-temps pour arroser des poiscailles qui puent tellement l'ammoniac que tu refuses d'en bouffer ?

— Le poisson congelé, c'est meilleur, répond Mélissa.

— Mais tu es dingue. On n'a jamais fait un truc pareil... intervient Agathe.

— Je ne peux pas le faire toute seule. Alors si vous ne marchez pas... Tant pis... On moisira toutes les trois ici jusqu'à la fin des temps. Mais ne me parlez plus, après ça, des îles Canaries.

— De toute façon, on n'aurait pas assez d'argent, objecte Mélissa.

— Et les prêts, t'en as entendu parler quand même ? rétorque Caroline.

— Pourquoi les Canaries d'abord ? Moi je ne parle pas un mot d'espagnol, interroge Mélissa.

— Tu parles quelle langue, toi ?

— Ben... À part le français...

— Oui, effectivement... Déjà que pour le français...

— Merci. Très drôle.

— Je plaisantais. Mais il vaudrait mieux se tirer loin d'ici. C'est Agathe qui parle toujours des Canaries... Moi je m'en fiche, pourvu qu'on aille au soleil. Et Argelès, c'était bien notre idée au départ, non ? dit-elle en regardant par la fenêtre du neuvième étage.

Une plainte incessante, une sorte de lamentation, s'élève, entrecoupée de cris aigus : sous un ciel gris, le vent braillard siffle à tout berzingue et fait trembler l'immeuble. Tels d'immenses crocs sortis de l'enfer ou des missiles tombés du ciel, les tours balisent l'horizon bétonné. En bas, de rares passants courent se mettre aux abris. D'où vient le danger, on ne sait pas, mais dans ce secteur en tous cas, quelqu'un semble en guerre contre les humains.

Caroline enfonce le clou :

— Ce bruit, ça rend fou. On dirait que l'immeuble va s'effondrer. Vous sentez comme le sol vibre ?

— Il paraît que c'est exprès en cas de séisme. Question d'habitude, répond Mélissa. Tu n'es pas à Vaulx-en-Velin, ici, tu es à Vénissieux, sur le plateau des Minguettes.

— Ben, pour moi, ici ou Vaulx, c'est pareil. Je n'arrive pas à m'habituer... Moi dès que j'en ai l'occasion, je me barre. D'ailleurs, Mélissa, je te remercie pour ton accueil, mais je ne peux pas m'incruster indéfiniment chez toi.

— Tu parles ! Tu peux rester ici tant que tu veux, lui répond celle-ci en la fixant de ses grands yeux turquoise.

— Je sais. C'est gentil, mais ça fait trop longtemps que ça dure... Vous n'en avez pas marre de cette zone ? Des petits lascars qui traînent toute la journée et nous emmerdent toutes les nuits avec leurs rodéos ? De ces allées qui puent la pisse et le shit, de ces boîtes aux lettres défoncées, de ces bites dessinées sur les parois des ascenseurs ?

Agathe et Mélissa écoutent, le nez de nouveau plongé dans leur bol sans rien dire. Et quoi dire, d'ailleurs... Le regard de Caroline s'attriste un moment. Mélissa est sa meilleure amie et elle aurait du mal à vivre loin d'elle. C'est d'ailleurs Mélissa qui

lui a présenté Agathe et les deux jeunes femmes avaient rapidement sympathisé. Depuis elles se retrouvent souvent le week-end pour pique-niquer au parc de la tête d'or avec Kevin, ou cuisiner à la maison selon la saison. Elles se voient également chez Mélissa ou chez Agathe quand Kevin est à l'école pour parler de leurs lectures, échanger des recettes, ou simplement papoter autour d'un thé. Elles ont bien essayé de se balader à pied de temps en temps, mais le froid persistant et l'horizon brumeux éclairé par la seule flamme rouge de la raffinerie ne les ont pas encouragées.

Le vent, après une courte pause, n'en a pas terminé. Il trouve un second souffle et repart en rafales. Tout comme Caroline :

— Mais vous attendez quoi, bon sang ? De trouver du boulot ? De gagner au loto ?... Réfléchissez. C'est la chance de notre vie. J'en suis certaine... Elle ne se présentera pas deux fois...

— Moi j'aimerais simplement retrouver du travail. Mais pour le moment je touche encore les ASSEDIC, répond Agathe.

— Je sais. Mais après ? Tu vas trouver quoi comme boulot ? Mélissa va te pistonner ? Vendeuse au rayon charcuterie ? Qu'est-ce que tu crois, moi aussi j'ai cherché après la fermeture de la boîte... Je n'avais pas besoin de beaucoup, juste de quoi emménager dans un quartier plus calme. N'importe quoi payé au SMIC m'aurait suffi. Mais apparemment, c'est trop demander... Et dans six mois, il sort Franck. Alors, moi je n'ai pas envie que ça recommence...

— Pourtant tu l'aimais ton Franck, non ? reprend Agathe.

— Au début oui, il était gentil. Il travaillait. On sortait et on rigolait bien ensemble. Mais après son accident, ce n'était plus du tout le même. Demande à Mélissa. Il s'était mis à boire. Amer et violent, voilà ce qu'il était devenu.

Agathe tourne son regard vers Mélissa qui acquiesce d'un hochement de tête.

— Faut dire qu'il n'a pas eu de chance aussi, poursuit-elle... Tandis que le mien, je croyais qu'il voulait cet enfant, que ça l'aiderait à changer. Au lieu de ça, il s'est barré avant la naissance de Kevin sans laisser d'adresse... J'étais jeune alors...



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Titre

Auteur

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr